

Le Rhin de Jacob Burckhardt : du paysage-histoire à l'histoire-paysage

Thomas Nicklas

► **To cite this version:**

Thomas Nicklas. Le Rhin de Jacob Burckhardt : du paysage-histoire à l'histoire-paysage. Les voyageurs du Rhin, Institut de recherche en langues et littératures européennes ILLE EA 4363 Université de Haute-Alsace, Apr 2016, Mulhouse, France. pp.81-94. hal-02548711

HAL Id: hal-02548711

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02548711>

Submitted on 20 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le Rhin de Jacob Burckhardt : du paysage-histoire à l'histoire-paysage

THOMAS NICKLAS

CIRLEP/Université de Reims Champagne-Ardenne

Bâle comme anti-Berlin ou l'histoire d'idées qui ne sont pas de saison

Fils du premier pasteur de l'Église réformée de Bâle, Jacob Burckhardt grandit non loin du Rhin, et le fleuve l'accompagna tout au long de sa vie. Professeur ordinaire d'histoire puis d'histoire de l'art à l'université de sa ville natale à partir de 1858, l'érudit célibataire aimait faire de longues promenades dominicales dans le margraviat, entre Bâle et Fribourg-en-Brigau, pays auquel il s'était attaché dès sa jeunesse¹. L'ouverture, le 1^{er} mai 1858, de la ligne de chemin de fer du Hauensstein à travers le Jura, entre Bâle et Olten, qui relia désormais sa ville au plateau suisse et donc au cœur de la Confédération, le laissa indifférent². Son regard était tourné vers le nord, vers le Rhin. De retour de Zurich, où il avait enseigné pendant quelques années à l'École Polytechnique fédérale, le professeur Burckhardt redécouvrit, en se promenant autour de la

¹ Tous les travaux consacrés à la vie et aux idées de Jacob Burckhardt prennent comme point de départ la biographie monumentale rédigée par un historien bâlois : Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Eine Biographie* [en 7 volumes]. Basel : Schwabe, 1947-1982 ; pour le contexte voir aussi : Richter, Erhard. *Jacob Burckhardt und das Markgräflerland*. Schopfheim : Uehlin, 1974 ; et Richter, Erhard. « Jacob Burckhardt und Lörrach ». In *Das Markgräflerland*, 2002, pp. 118-128.

² Sur les voyages que Burckhardt entreprit après son retour à Bâle (1858) : Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Eine Biographie. Volume IV : Das historische Amt und die späten Reisen*. Basel : Schwabe, 1967, pp. 241-483.

colline de Tüllingen, dans le pays de Bade voisin, les beautés du Rhin supérieur, qui représentait pour lui le summum d'un paysage poétique, porteur de la sensation de liberté :

Ich gehe fleißig spazieren und entdecke in der wohlbekanntem Gegend täglich neue Zierden. In Zürich wusste ich nicht recht, was mir an der so ungleich brillanteren Umgebung und Aussicht nicht ganz zusagen wollte – es war der große, freie Charakter der Rheinebene mit ihrem Vogesenhorizont, womit ich geboren und erzogen war, was ich vermißte [...]. Hier ist der Blick vom Tüllinger Berge aus über die gewaltige Rheinebene mit dem glitzernden Rhein von einer melancholischen Poesie, die ich nur in den Rheinlanden kenne¹.

Fleuve mélancolique, en corrélation avec le monde d'idées du grand sceptique de l'histoire Jacob Burckhardt, le Rhin fait de nombreuses apparitions dans l'écriture épistolaire du savant de Bâle, y compris dans cette lettre tardive qu'il envoie pendant l'hiver 1891 à l'antiquisant italien Pier Desiderio Pasolini, et dans laquelle il évoque les plaques de glace qui flottent sur le fleuve : « sotto la mia finestra, per un freddo di 14 gradi Réaumur, il Reno volge maestosamente i suoi ghiaccioni² ».

On peut qualifier Burckhardt de Suisse rhénane, dans la mesure où il y avait aussi, au XIX^e siècle, une Bavière rhénane et une Prusse rhénane, périphériques par rapport au centre de gravité politique. Celui qui, à l'âge de dix-neuf ans, avait publié une étude sur les cathédrales suisses pour mettre en valeur leur beauté souvent méconnue³, ne manqua pas de patriotisme helvétique, mais entre lui et la Confédération se dressait un obstacle géographique, le Jura, et surtout une rupture historique, la séparation de Bâle, conflit violent qui opposa la Ville à sa campagne et qui eut pour conséquence, en 1833, à la suite

¹ Lettre de Burckhardt à Heinrich Meyer-Ochsner (09/06/1858) : *Jacob Burckhardt Briefe*. Volume IV. Basel : Schwabe, 1961, p. 26.

² Lettre à Pasolini (18/01/1891) : *Jacob Burckhardt Briefe*. Volume IX. Basel : Schwabe, 1980, p. 283.

³ Burckhardt, Jacob. *Bemerkungen über Schweizerische Kathedralen*. Basel : Amerbach, 1946.

d'une intervention armée de la Confédération, la création des deux demi-cantons, événement traumatisant pour la bourgeoisie bâloise à laquelle appartenait le jeune Burckhardt¹. Il détesta les radicaux campagnards qui s'obstinèrent à ne pas reconnaître la supériorité de la Cité fondée sur une longue histoire, et dont les camarades dans les autres cantons allaient construire l'état fédéral, en 1848². La référence en termes d'organisation politique resta pour lui la cité, la *pólis* antique, seul cadre envisageable pour l'exercice de la liberté et du civisme³. L'Ancien Régime bâlois qui dura jusqu'en 1875, le Grand Conseil du canton n'étant pas élu au suffrage universel jusqu'à cette date, trouva en lui l'un de ses défenseurs⁴. C'est en conformité avec la nouvelle Constitution fédérale de 1874 que le canton de Bâle-Ville introduira finalement le suffrage universel (masculin) qui débouchera sur un long règne des radicaux (*Freisinn*).

C'est donc par principe politique que le professeur Burckhardt fit ses promenades dominicales, à partir de 1858, dans le margraviat badois, qui, par sa confession protestante, fut le vrai contrefort territorial et culturel de sa ville. On pense au jeune Johann Peter Hebel qui, vers 1770, partageait sa vie

¹ Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Eine Biographie. Volume I : Frühe Jugend und baslerisches Erbe*. Basel : Schwabe, 1947, pp. 203-216.

² Pour ses prises de position politiques, voir notamment : Hinde, John R. *Johann Burckhardt and the Crisis of Modernity*. Montréal : McGill, 2000, pp. 91-111 ; Ritter, Henning. « Jacob Burckhardt as a Journalist ». In Cesana, Andres (dir.). *Begegnungen mit Jacob Burckhardt. Vorträge in Basel und Princeton zum hundertsten Todestag*. Basel : Schwabe, 2004, pp. 269-278.

³ Sigurdson, Richard. *Jacob Burckhardt's Social and Political Thought*. Toronto : University Press, 2004, pp. 164-197 ; voir aussi : Kahan, Alan S. *Aristocratic Liberalism : The Social and Political Thought of Jacob Burckhardt, John Stuart Mill, and Alexis de Tocqueville*. Oxford : Oxford University Press, 1992.

⁴ Avant la réforme constitutionnelle de 1875, les membres du Grand Conseil furent désignés par les corporations et les assemblées de quartier. Pour le contexte, voir : Sarasin, Philipp. *Stadt der Bürger : bürgerliche Macht und städtische Gesellschaft. Basel 1846-1914*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1997.

entre Bâle et la vallée de la Wiese en Forêt-Noire, où se trouve son village, Hausen¹. Pour ces randonneurs du margraviat, Hebel au XVIII^e et Burckhardt au XIX^e siècle, le Rhin n'est pas une frontière. L'aspiration vers l'espace allemand que subit ce territoire à la suite de la création du Reich bismarckien déplut fortement à Burckhardt, qui eut un sombre pressentiment lorsqu'il vit passer le prince-héritier de Prusse en vainqueur à Fribourg-en-Brisgau, à l'automne 1871². La présence prussienne qui se renforçait en Allemagne du Sud y amena aussi les « manières aboyantes » (*bellende Manieren*) des gens du Nord, que le savant bâlois appréciait très peu³. Par principe, Burckhardt rejette l'État-nation moderne, qui, à l'instar de l'Empire créé en 1871, déplace et trace des frontières sans prendre en considération les contextes culturels. Il est loisible de voir en lui un partisan du Rhin européen, dans l'esprit du livre que publiera un demi-siècle plus tard, en 1935, l'historien strasbourgeois Lucien Febvre.

Après la Seconde Guerre mondiale, on a voulu opposer les idées du penseur sceptique, voire pessimiste, qu'était Burckhardt à celles de son maître Leopold von Ranke, le chantre du « Machtstaat » prussien. L'historien allemand Friedrich Meinecke (1862-1954), impressionné par les dimensions de ce qu'il qualifia de « catastrophe allemande », situa l'intellectualité bâloise que représente Burckhardt à l'époque bismarckienne aux antipodes de la capitale prussienne : Bâle est une sorte d'anti-Berlin sur le Rhin. Meinecke appelait de ses vœux l'écriture d'un livre qui eût thématiquement cette opposition :

Es müßte einmal ein Buch geschrieben werden : Berlin und Basel im Zeitalter der Reichsgründung. Es müßte gezeigt werden, wie hier zwei Kulminationspunkte geisteswissenschaftlicher Leistung sich bildeten, die in einen Gegensatz zueinander traten [...]. Hochgefühl des nationalen

¹ Gauger, Hans Martin. « Hebels Gedicht "Die Vergänglichkeit" ». In Pietzcker, Carl. *Unvergängliches aus dem Wiesental : Johann Peter Hebel*. Freiburg : Rombach, 1996, pp. 379-410.

² Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Volume IV, op. cit.*, (note 2), p. 343.

³ *Ibid.*, p. 346.

Aufstieges hier – Kritik, Mißtrauen und Sorge vor eben diesem Aufstiege dort¹.

Le romaniste et germaniste américain Lionel Gossman a fait sienne cette idée de Meinecke en consacrant un livre aux maîtres antimodernes Burckhardt, Nietzsche, Bachofen et Overbeck, qui enseignaient à Bâle à la même époque, tout en y cultivant des idées qui, n'étant pas de saison, étaient en désaccord avec l'optimisme et le nationalisme donnant le ton dans les universités du Reich². Un jeune voyageur du Rhin a effectué sa rupture avec Berlin, c'est-à-dire avec l'école rankeenne, au cours des années 1840, et ce voyageur s'appelle Jacob Burckhardt.

Le printemps des idées qui ne sont pas encore de saison (1841)

Burckhardt a vécu un an à Rome, cinq mois à Florence, trois mois à Paris, mais il a passé six semestres à l'université de Berlin, entre 1839 et 1843, proche des grands maîtres comme Leopold von Ranke, Gustav Droysen, Jacob Grimm et Franz Kugler³. En 1841, il intercale un semestre à Bonn, qui joue un rôle important pour la formation de sa personnalité et de son monde d'idées. Qui plus est, Burckhardt parle de son séjour rhénan comme du point culminant de sa vie, comme d'un « printemps intérieur » (*einem innerlichen Frühling*) qui lui a permis de connaître les beautés d'un paysage, d'une architecture

¹ Meinecke, Friedrich. *Ranke und Burckhardt. Ein Vortrag gehalten in der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. Berlin : Akademie-Verlag, 1948, p. 3. Voir aussi : Meinecke, Friedrich. *Die deutsche Katastrophe : Betrachtungen und Erinnerungen*. Wiesbaden : Brockhaus, 1946. Pour l'opposition (à nuancer, de toute façon) entre Burckhardt et Ranke : Sigurdson, Richard. *Jacob Burckhardt's Social and Political Thought, op. cit.*, pp. 59-86.

² Gossman, Lionel. *Basel in the Age of Burckhardt. A Study in Unseasonable Ideas*. Chicago : Chicago University Press, 2000.

³ Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Eine Biographie. Volume II : Das Erlebnis der geschichtlichen Welt*. Basel : Schwabe, 1950, pp. 25-91.

et de l'amitié¹. Le contraste avec la vie austère et monotone que l'étudiant a menée à Berlin saute aux yeux. Pendant son séjour dans les marches de Brandebourg, il considère Berlin comme une ville où l'on peut apprendre beaucoup chez des professeurs d'un éminent niveau, mais où le désir de beauté reste inassouvi :

Auch ist Berlin ein ganz widerwärtiger Ort ; eine langweilige, große Stadt in einer unabschbaren, sandigen Ebene. Viele Stunden herum ist kein guter Acker ; Obst wächst der Kälte wegen nicht mehr ; nichts als Föhren und etwa Buchen, deshalb ist hier alles arm, selbst die vornehmen Leute haben lange nicht so viel als die Baslerherren, und Herr Christoph Merian hat ein viel größeres Einkommen als der Kronprinz von Preußen².

Dans une lettre adressée à l'historien de Fribourg-en-Brisgau Heinrich Schreiber, pour qui Burckhardt avait fait des travaux de recherche aux archives cantonales de Bâle, l'étudiant berlinois fait état de sa nostalgie pour les pays rhénans :

Wie sehne ich mich nach dem Rhein ! Er ist doch die Lebensader Deutschlands. Von der Erbärmlichkeit der Mark Brandenburg können Sie sich keinen Begriff machen, um so höher muß man ihre historischen Entwicklungen veranschlagen... Hier haßt sich Alles auf den Tod und ich möchte mit viertausend Talern hier nicht Dozent sein. Aber lernen kann man ein Stück³.

Au printemps 1841, le voyage à Bonn est donc entrepris avec un certain enthousiasme, car il s'agit de revoir le Rhin.

¹ Schieder, Theodor. « Jacob Burckhardt und die Rheinlande ». In Engel, Josef et Klinkenberg, Hans Martin (dir.). *Aus Mittelalter und Neuzeit. Gerhard Kallen zum 70. Geburtstag*. Bonn : Peter Hanstein, 1957, (pp. 279-296), p. 280.

² Lettre à Dorothea Hartmann-Brodbeck (22/03/1840) : *Jacob Burckhardt Briefe*. Volume I. Basel : Schwabe, 1949, p. 147. Pour le banquier et homme d'affaire bâlois Merian : Labhardt, Robert. *Kapital und Moral. Christoph Merian – eine Biografie*. Basel : Christoph-Merian-Verlag, 2011.

³ Lettre à Heinrich Schreiber (11/08/1840) : *Jacob Burckhardt Briefe*. Volume I, *op. cit.*, p. 158.

Burckhardt passe par la Saxe et la Thuringe et, en arrivant avec sa diligence en compagnie de deux dames âgées appartenant à la « bonne société » prussienne, aux abords de Francfort, il a déjà le sentiment agréable d'être proche du Rhin : « wir kamen über einen Hügel, jenseits plötzlich eine wärmere Luft, Reben rechts und links – ich rief : Das kommt vom Rhein ! – die Damen erschraaken ein wenig¹. »

Depuis Mayence, Burckhardt prend le bateau pour aller à Cologne, tout en s'arrêtant à divers endroits, ravi par tant de beautés, qu'il dessine dans son carnet de croquis :

Den ganzen Nachmittag strich ich beim schönsten Wetter um das liebliche Nest herum [Bingen], zeichnend und andächtig ; ich fuhr nach Rüdesheim, trank Nektar [...] und ging dann über den Niederwald, – dort hatte ich eine Aussicht, die ich an poetischem wie malerischem Wert dem Herrlichsten und Prachtvollsten gleichstellen muß, was ich je gesehen [...]. O Gott, wie sind deutsche Lande so schön ! – Andernach ! Das Siebengebirge ! – Und nun Bonn² !

Les carnets de Burckhardt ont été édités et nous pouvons nous rendre compte de sa façon de voir ces paysages entre Mayence et Cologne³. Loin du Brandebourg qu'il exècre et des maîtres berlinois avec leurs interminables et infructueux antagonismes, il devient plus sûr de lui-même. À Bonn, il noue des amitiés enrichissantes, notamment avec le théologien Gottfried Kinkel (1815-1882) et avec Johanna Matthieux (1810-1858), les deux cofondateurs d'un cercle littéraire, le « Groupe du Hannelton » (*Maikäferbund*), dont l'étudiant bâlois sera l'un des éléments les plus actifs⁴. Le séjour en Rhénanie, caractérisé par ces formes de sociabilité du style *Biedermeier*, complète la

¹ Lettre à sa sœur Louise Burckhardt (06/04/1841) : *ibid.*, p. 171.

² Lettre à son ami Eduard Schauenburg (15/04/1841) : *ibid.*, p. 174 (voir aussi p. 326).

³ Boerlin-Brodbeck, Yvonne. *Die Skizzenbücher Jacob Burckhardts. Katalog*. Basel : Schwabe, 1994, p. 216-236.

⁴ Rösch, Hermann. *Gottfried Kinkel. Dichter und Demokrat*. Königswinter : Lempertz, 2006.

formation de l'historien de l'art, disciple du professeur berlinois Franz Kugler, pour qui les pays rhénans sont une école d'observation. Le semestre passé à Bonn portera ses fruits, qui se retrouvent dans différentes publications¹. Qui plus est, la Rhénanie sensibilise le jeune savant aux liens entre le paysage et les œuvres de l'architecture, principe qu'il définit dans son article de 1843 consacré aux églises romanes dans les pays rhénans :

Es ist ein eigenthümlicher Vorzug der Rheingegend, besonders zwischen Mainz und Köln, daß hier die Werke der Menschenhand zu den landschaftlichen Massen in einem so starken Verhältnis stehen. Denn die Landschaft erhält für unser Gefühl ihren vollen poetischen Wert erst durch die Beziehung zum Menschenleben und seinen Denkmälern².

La Rhénanie permet au jeune Burckhardt d'appliquer les connaissances théoriques qu'il a acquises à l'université de Berlin. La « compréhension visuelle » y devient déterminante pour sa perception du monde. « Augenmensch », selon l'expression très appropriée d'Edgar Salin³, Burckhardt peut y affiner sa méthode de « compréhension visuelle » d'un paysage historique. Le savant bâlois place lui-même les tableaux d'histoire culturelle (*kulturgeschichtliche Schilderungen*) au cœur de sa conception du travail scientifique dans le domaine des humanités⁴. En effet, dans l'introduction à la première édition de son célèbre ouvrage sur la civilisation de la Renaissance en Italie, paru en 1860, Burckhardt parle de son intention de faire le

¹ Voir notamment : Schieder, Theodor. « Jacob Burckhardt und die Rheinlande », *op. cit.*, (note 14), p. 283.

² Burckhardt, Jacob. « Über die vorgotischen Kirchen am Niederrhein ». In Trog, Hans et Dürr, Emil (éds.). *Jacob Burckhardt Gesamtausgabe. Volume I : Frühe Schriften*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, 1930, (pp. 283-294), p. 285.

³ Salin, Edgar. *Jacob Burckhardt und Nietzsche. Rektoratsprogramm der Universität Basel für das Jahr 1937*. Basel : Universitätsbibliothek, 1938, p. 28.

⁴ *Ibid.*, p. 37, référence à une lettre de Burckhardt à Friedrich von Preen (1874).

portrait d'une époque tout en soulignant que l'essentiel reste la mise en perspective par l'artiste-historien : « die geistigen Umriss einer Culturepoche geben [...] für jedes Auge ein verschiedenes Bild¹. »

Le savant de Bâle sait représenter les « paysages-histoire » avec maîtrise et brio. Ses coups de pinceau redonnent forme à l'« histoire-paysage » de l'Europe². En même temps, il prend ses distances par rapport à la doctrine rankéenne qui préconise l'identité de l'objet étudié et de sa représentation : *wie es eigentlich gewesen* (« ce qui s'est passé réellement »)³. Le paysage étudié et ses contextes culturels sont les points de départ du chercheur Burckhardt, qui se délivre du poids étouffant des archives diplomatiques qui font autorité aux yeux de son maître berlinois. Par conséquent, la Rhénanie joue dans la biographie de Burckhardt le rôle d'un pays de transit qui le mène vers d'autres horizons. Depuis Bonn, il part à la découverte de la Belgique et de son architecture, qui fera l'objet d'un autre livre⁴. À Liège, il se rend compte de l'écart entre le style de la Renaissance en Italie et les formes « renaissantes » de l'architecture et de l'art dans les pays entre le Rhin et la Meuse⁵. De quel œil un Italien du « *Seicento* » aurait-il vu tout cela ?

¹ Burckhardt, Jacob. *Die Cultur der Renaissance in Italien : ein Versuch*. Basel : Schweighauser, 1860, p. 1.

² Pour l'esthétisme historique de Burckhardt et sa vision du moment historique comme tableau : Müller, Philipp. *Erkenntnis und Erzählung. Ästhetische Geschichtsdeutung in der Historiographie von Ranke, Burckhardt und Taine*. Köln : Böhlau, 2008, notamment pp. 178-188. Voir aussi : Farulli, Luca. *Burckhardt e Nietzsche*. Firenze : Polistampa, 1998, pp. 67-77.

³ Voir à ce sujet : Noll, Thomas. *Vom Glück des Gelehrten. Versuch über Jacob Burckhardt*. Göttingen : Wallstein, 1997, pp. 60-63.

⁴ Burckhardt, Jacob. *Die Kunstwerke der belgischen Städte*. Düsseldorf : Buddeus, 1842.

⁵ *Ibid.*, p. 8 : « Im Norden dagegen ist die sogenannte Renaissance nichts anderes, als das endliche Durchdringen jenes dekorativ-phantastischen Elementes, welches den germanischen Völkern von Anfang an eigen war, aber in den strengen Formen der gothischen Kunst gebunden gelegen hatte. »

Le Rhin passe, mais ses voyageurs aussi : l'indispensable regard en arrière

Le jeune Burckhardt de 1841, sillonnant l'espace entre Cologne et Anvers, s'intéresse particulièrement aux manifestations culturelles de la période qui va du Moyen Âge aux temps modernes. L'invention du « mythe de la Renaissance » se prépare¹. Dans les documents d'archives, le savant bâlois cherche les traces de ce qu'il appelle « l'homme de la Renaissance ». En fouillant les manuscrits de la Bibliothèque royale de Berlin², il tombe sur un voyageur italien de cette époque qui a longé, tout comme lui, le Rhin entre Mayence et Cologne pour continuer son chemin vers les Pays-Bas. Cet autre voyageur du Rhin, Giambattista Drusolino, un noble florentin, est allé de Milan à Louvain, en l'hiver 1546. À la bibliothèque de Berlin, l'étudiant Burckhardt travaille sur un recueil de textes anciens qui contient, entre autres, la relation de voyage de Drusolino. Il s'y intéresse d'abord à cause des informations que donne ce texte sur la situation en Suisse au milieu du XVI^e siècle, car il envisage d'écrire une étude sur l'histoire de la Contre-Réforme dans l'ancienne Confédération, projet qui ne sera jamais réalisé. Il se passionne pour cette relation de voyage, rédigée avec « grâce et humour », comme il l'indique dans une lettre à Heinrich Schreiber³.

Ce voyageur florentin représente pour Burckhardt l'humanité de la Renaissance, et il s'intéresse à la manière dont Drusolino a perçu les paysages du Rhin. L'idée d'une édition

¹ Reinhardt, Volker. *Jacob Burckhardt und die Erfindung der Renaissance. Ein Mythos und seine Geschichte*. Bern : Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften. Akademievorträge, n° 8, 2002.

² Sur Burckhardt comme lecteur de sources historiques, toujours sur les traces du grand Ranke : Grosse, Jürgen. « On Jacob Burckhardt as Source-Reader ». *Journal of the History of Ideas*, 50, 1999, pp. 525-547.

³ Lettre à Heinrich Schreiber (04/03/1842) : *Jacob Burckhardt Briefe*. Volume I, *op. cit.*, (note 17), p. 192 et p. 337. Voir aussi : Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Volume II, op. cit.*, (note 15), pp. 326-327 ; et Oswald, Josef. *Unbekannte Aufsätze Jacob Burckhardts aus Paris, Rom und Mailand*. Basel : Schwabe, 1922, p. 108.

commentée du récit de voyage étant écartée, le jeune érudit publie finalement un article sur le voyage de 1546 dans les pages culturelles de la *Kölnische Zeitung*, grand journal allemand de la période du *Vormärz*, dirigé par l'éminent éditeur Joseph Dumont (1811-1861), qui en a fait l'équivalent du journal londonien *The Times* : « die deutsche *Times*¹ ». Dumont a doté son quotidien, dès 1838, d'une rubrique culturelle, désignée comme un « feuilleton ». C'est dans ces pages que Burckhardt, contributeur régulier du journal, publie à la date du 23 février 1844 l'article « Eine Rheinreise im Jahre 1546 », où il rend compte de la relation par Drusolino de son trajet entre Mayence et Cologne.

Cette relation témoigne d'abord du réalisme empirique de l'homme de la Renaissance, qui s'intéresse à la géographie, à la densité de la population dans la vallée du Rhin : « nie habe ich ein so stark bewohntes und so lustig gelegenes Flußufer gesehen wie hier². » Drusolino fait des réflexions sur la vie économique dans les pays rhénans, où la viticulture prédomine de loin : « Ich glaube, daß von hier an bis Coblenz nichts Anderes gebaut wird, als Wein, wenigstens sieht man an den felsigen Gestaden nur Reben und Reben³. »

Le voyageur italien est tout particulièrement impressionné par la situation de Bonn à côté du *Siebengebirge*, qui ne manque pas de lui rappeler les sept collines de la ville de Rome : « Als wir gegen die Stadt kamen, mußte ich mich umwenden, um die herrliche Landschaft rings um die Stadt zu betrachten ; man sieht ein paar schöne Hügel, welche mich an die von Rom erinnerten, und ich glaube wahrhaftig, daß um dieser Aehnlichkeit willen auch dem Marcus Agrippa diese Gegend so sehr eingeleuchtet hat⁴. »

¹ Potschka, Georg. « Die Kölnische Zeitung ». In Fischer, Heinz-Dietrich. *Deutsche Zeitungen des 17. bis 20. Jahrhunderts*. Pullach bei München : Verlag Dokumentation, 1972, pp. 145-158.

² *Bibliothèque universitaire de Bâle* (UB Basel), Historischer Bestand, NL 13, n° 13. Il s'agit de la copie de l'article du journal de Cologne (traduction de Burckhardt lui-même).

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

L'antiquité romaine étant la référence culturelle pour cet Italien de la Renaissance, il fait des Romains et de leur gouverneur en Gaule, Marcus Vipsanius Agrippa, les inventeurs de la topographie du Rhin. L'historien Burckhardt partage cette vue. Il va encore plus loin, en assignant aux Romains la paternité de notre façon de voir le monde. L'horizon européen est une émanation de l'Empire romain, dit-il dans l'un de ses cours magistraux à l'université de Bâle, cette civilisation ayant modelé notre manière de voir et de juger :

Seither ist unser Horizont davon überschattet. Rom ist an allen Enden die bewußte oder stillschweigende Voraussetzung unseres Anschauens und Denkens ; denn wenn wir jetzt in den wesentlichsten geistigen Dingen nicht mehr dem einzelnen Volk und Land, sondern der okzidentalen Kultur angehören, so ist dies die Folge davon, daß einst die Welt römisch, universal war und daß diese antike Gesamtkultur in die unsrige übergegangen ist¹.

La pensée de l'historien de Bâle s'inscrit dans la continuité de l'humanisme du XVI^e siècle. Lorsqu'il parle d'une « Renaissance germanique », entre le Rhin et la Meuse, il se réfère à l'adaptation libre des éléments de l'architecture romaine dans les pays où la germanité s'est mêlée à la romanité. Mais l'empreinte romaine reste déterminante pour sa vision du Rhin européen.

Conclusion :

Que reste-t-il du printemps rhénan de 1841 ?

Tout comme ses premières incursions en Italie dans les années 1837 à 1839, quand il a poussé, pour la première fois, jusqu'à Florence, le printemps passé en Rhénanie a contribué à la formation de la « méthode visuelle » de l'historien-artiste de Bâle. Comme en Italie, les images qu'il voit dans la vallée du Rhin le renvoient à l'accord entre le paysage et l'architecture, particulièrement harmonieux entre Mayence et Cologne. L'histoire s'y greffe comme une troisième dimension, marquée par une forte présence « romaine », à travers les héritages

¹ Burckhardt, Jacob. *Historische Fragmente. Aus dem Nachlass gesammelt von Emil Dürr*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt, 1942, p. 10.

de l'Empire et de l'Église de Rome. En rupture avec l'école des historiens de Berlin dirigés par l'imposant Leopold von Ranke, et avec leur fixation sur l'histoire politique des grandes puissances, qui s'écrit à partir d'archives, Burckhardt trouve son propre chemin vers une histoire culturelle, vers une histoire-paysage qui envisage les séquences temporelles de la civilisation dans un espace déterminé. Passionné de pérégrinations artistiques et académiques qui vont structurer son existence, Burckhardt s'intéresse aussi aux voyageurs qui l'ont précédé sur les mêmes routes, à l'instar du florentin Drusolino, homme-témoin de la Renaissance italienne.

Le Rhin de Jacob Burckhardt, imprégné du parfum du « printemps intérieur » de 1841, s'apparente au Rhin des humanistes, lourd de son héritage civilisationnel et placé sous le signe de la « romanité ». Mais lorsqu'on voit l'étudiant Burckhardt se promener autour de Bingen avec son crayon et son carnet de croquis, un Vendredi Saint 1841, on constate que le Rhin des peintres, et plus précisément celui des peintres romantiques, prend finalement le dessus pour lui. De son point de vue, le romantisme reste le seul recours de l'art, malgré tout ce qui s'est produit depuis 1780 environ, c'est-à-dire le triomphe du rationalisme, la Révolution, l'industrialisation en cours et la classification de l'individu par l'État bureaucratique moderne. C'est la leçon rhénane du Bâlois : la croyance en l'art et en la poésie reste admise. Pendant l'hiver 1845, il développe cette idée devant les auditeurs bâlois d'un cycle de conférences consacré à l'histoire de la peinture européenne. Malgré le rationalisme des hégéliens tardifs que Burckhardt déteste de tout son cœur, malgré les idéologies à l'ordre du jour qui proclament l'inutilité de l'art et du savoir, l'espoir reste de mise, car le sentiment humain, cette dernière instance à laquelle le savant de Bâle fait appel, en décide toujours autrement :

Dieser Jammer geht insbesondere von derjenigen Schule aus, vor deren großartigen Philosophemen überhaupt nichts Irdisches noch Himmlisches, weder Staat noch Poesie noch bisherige Wissenschaft mehr Bestand hat, sintemal der große Tag des Begreifens, d.h. des Zersetzens herangebrochen sei. Das unmittelbare Gefühl, welches in den Sphären der Kunst

Thomas Nicklas

und Poesie seine ewigen Rechte hat, ja die höchste Instanz sein und bleiben dürfte, entscheidet glücklicherweise anders¹.

Ce voyageur du Rhin, profondément anti-hégélien², dit non au nihilisme philosophique qui nie le droit à l'existence de l'art et de la poésie. Fils de la bourgeoisie bâloise, il se réclame de l'individualisme humaniste. Avec ses idées, il se situe plutôt à la fin qu'au début d'une époque. Burckhardt a eu la chance de parcourir la vallée du Rhin quelques moments avant l'industrialisation des voyages. Mais le tourisme moderne guette déjà, l'histoire du voyage organisé commençant en 1855, lorsque l'agence de voyage de Thomas Cook, installée à Peterborough en Angleterre, envoie ses touristes britanniques de Cologne à Heidelberg, à la poursuite de l'esprit romantique du Rhin³.

¹ Kaegi, Werner. *Jacob Burckhardt. Volume II, op. cit.*, (note 15), pp. 521-522.

² Karl Schmid qualifie le Burckhardt des « Considérations sur l'histoire universelle » de « Anti-Hegel » : Schmid, Karl. *Unbehagen im Kleinstaat. Untersuchungen über Conrad Ferdinand Meyer, Henri-Frédéric Amiel, Jakob Schaffner, Max Frisch, Jacob Burckhardt*. Zürich : Artemis, 1963, pp. 206.

³ Voir la contribution de Hans-Werner Breunig dans ce volume.